



HAL
open science

**Nicolas Bancel, Pascal Blanchard, Gilles Boëtsch,
Christelle Taraud et Dominic Thomas, Sexe, Race et
Colonies. La domination des corps du xve siècle à nos
jours**

Mailys Lanquy

► **To cite this version:**

Mailys Lanquy. Nicolas Bancel, Pascal Blanchard, Gilles Boëtsch, Christelle Taraud et Dominic Thomas, Sexe, Race et Colonies. La domination des corps du xve siècle à nos jours. Cahiers des Amériques Latines, 2020, 1 (93), pp.212-220. 10.4000/cal.11106 . hal-03603832

HAL Id: hal-03603832

<https://hal.science/hal-03603832v1>

Submitted on 10 Mar 2022

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Nicolas Bancel, Pascal Blanchard, Gilles Boëtsch,
Christelle Taraud et Dominic Thomas, *Sexe, Race et
Colonies. La domination des corps du XV^e siècle à nos
jours*

Paris, La Découverte, 2018

Mailys Lanquy



Édition électronique

URL : <https://journals.openedition.org/cal/11106>

DOI : [10.4000/cal.11106](https://doi.org/10.4000/cal.11106)

ISSN : 2268-4247

Éditeur

Institut des hautes études de l'Amérique latine

Édition imprimée

Date de publication : 30 mars 2020

Pagination : 212-220

ISBN : 978-2-37154-140-5

ISSN : 1141-7161

Ce document vous est offert par Campus Condorcet



Référence électronique

Mailys Lanquy, « Nicolas Bancel, Pascal Blanchard, Gilles Boëtsch, Christelle Taraud et Dominic Thomas, *Sexe, Race et Colonies. La domination des corps du xv^e siècle à nos jours* », *Cahiers des Amériques latines* [En ligne], 93 | 2020, mis en ligne le 10 mars 2021, consulté le 10 mars 2022. URL : <http://journals.openedition.org/cal/11106> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/cal.11106>

Ce document a été généré automatiquement le 30 avril 2021.



Les *Cahiers des Amériques latines* sont mis à disposition selon les termes de la licence Creative Commons Attribution – Pas d'utilisation commerciale – Pas de modification 4.0 International.

Nicolas Bancel, Pascal Blanchard, Gilles Boëtsch, Christelle Taraud et Dominic Thomas, *Sexe, Race et Colonies. La domination des corps du XV^e siècle à nos jours*

Paris, La Découverte, 2018

Mailys Lanquy

RÉFÉRENCE

Nicolas Bancel, Pascal Blanchard, Gilles Boëtsch, Christelle Taraud et Dominic Thomas, *Sexe, Race et Colonies. La domination des corps du xv^e siècle à nos jours*, Paris, La Découverte, 2018, 544 p.

NOTE DE L'AUTEUR

Ce compte rendu est le fruit d'une réflexion collective menée lors de la séance du 7 décembre 2018 du séminaire « Anthropologie historique de l'Amérique latine : colonialité/altérité » dispensé à l'IHEAL. Je remercie en particulier Mathilde Périvier, chargée du cours « Altérité et pouvoir dans les Amériques » à l'IHEAL, pour sa relecture et ses suggestions bibliographiques.

- 1 Les auteurs de l'important ouvrage qu'est *Sexe, Race et Colonies* font partie du groupe de recherche Achac qui, depuis 1989, travaille sur les représentations, les discours et imaginaires coloniaux et post/dé-coloniaux². Les auteurs définissent le présent ouvrage comme un « livre mosaïque³ », car comptant de très nombreuses collaborations⁴:

Françoise Vergès, Jean-François Staszak, Pierre Ragon, Sylvie Chalaye ; ainsi que Capucine Boidin, Elsa Dorlin, Serge Tcherkézoff, Isabelle Tracol-Huynh... Soit une centaine d'auteurs au total.

- 2 Dès l'introduction, l'objectif déclaré des auteurs est de dévoiler l'ampleur de la domination sexuelle dans les espaces colonisés depuis six siècles, qui se manifeste par des pratiques, mais également par des représentations. Il s'agit de mettre au jour le « long processus d'asservissement produisant des imaginaires complexes qui, entre exotisme et érotisme, se nourrissent d'une véritable fascination/répulsion pour les corps racisés » (p. 12). Ces imaginaires complexes, qui ont participé à la domination sexuelle ainsi qu'à l'asservissement des populations colonisées, conditionnent toujours les mentalités et le désir des sociétés occidentales mais aussi orientales. Il s'agit donc de questionner la prégnance de ces imaginaires et de leur héritage sur les pratiques actuelles.
- 3 Ce projet audacieux allie sciemment des textes académiques à des sources – littérature, presse, radio, cinéma, vidéo, télévision, web – et des représentations très diverses – peintures, dessins, gravures, sculptures, affiches, photographies, cartes postales, chansons... (p. 15). Autant de témoignages du « colonialisme des corps⁵ ». Ainsi les auteurs expliquent-ils avoir eu la volonté de placer l'image au centre de l'analyse, soulignant en particulier le fort lien existant entre la colonisation et la photographie depuis la seconde moitié du XIX^e siècle. Tout au long des chapitres, les encadrés sur des sujets bien précis et spécialisés permettent également de parcourir presque toutes les aires géographiques, en particulier de la France et des États-Unis.
- 4 L'ouvrage est découpé en quatre grandes parties suivant un ordre chronologique. La première s'intitule « Fascinations » et rappelle, pour le dire en termes simples, que la colonisation est une affaire d'hommes blancs : il s'agit de conquérir un territoire vierge – et féminin. Elle se concentre sur les représentations d'un « Autre lointain », c'est-à-dire les Africains et les Amérindiens entre 1420 et 1830. Le projet colonial et les intérêts idéologiques, politiques et économiques qui l'accompagnent sont rapidement légitimés par la production de savoirs médicaux ou biologiques racistes. La deuxième partie, « Dominations », traite de l'ordre colonial entre 1830 et 1920, et en particulier des législations régissant, dans les Empires coloniaux, les relations intimes entre hommes blancs et femmes colonisées ainsi qu'enfants métis. La troisième partie, baptisée « Décolonisations », aborde de nombreux sujets tels que le colonial tardif, les spectacles ethnographiques, les zoos humains et les couples mixtes entre 1920 et 1970. Un chapitre y est consacré aux violences sexuelles lors des décolonisations. Enfin la quatrième et dernière partie, « Métissages », comme l'indique son titre, aborde les questions d'identité et d'engagement politique, mais également celles du tourisme sexuel, de la pornographie et de la réappropriation de ces imaginaires dans la création artistique actuelle. Les auteurs la décrivent comme ayant été la plus complexe à réaliser, car devant rendre compte des héritages actuels⁶.
- 5 *Sexe, Race et Colonies* apparaît comme une suite logique des recherches de l'équipe Achac. On doit notamment à certains membres du groupe de nombreux livres, documentaires et expositions sur les zoos humains⁷. Bien que le concept de genre ne soit pas encore pleinement utilisé comme une catégorie d'analyse dans ces travaux, ces derniers occupent le champ des études postcoloniales dans le monde francophone. Ainsi, lorsque j'ai découvert⁸, en 2012, les études de genre et postcoloniales au cours d'un échange avec l'université de Montréal, j'ai rapidement été amenée à lire les

travaux du groupe Achac, bien avant de découvrir par exemple les écrits d'Ann Laura Stoler. J'ai également assisté à des expositions organisées par les auteurs de l'ouvrage et visionné certains de leurs documentaires. J'étais enthousiaste en apprenant la parution de *Sexe, Race et Colonies*, d'autant plus que mes recherches actuelles portent en partie sur les représentations des femmes dans un contexte postcolonial. Cependant, l'ouvrage est décevant à plus d'un titre.

- 6 Ce livre, conçu comme un « outil pour tous et toutes⁹ » en vue de découvrir les études postcoloniales, reprend sans surprise et parfois de manière simpliste les travaux d'Edward Said, Frantz Fanon, Michel Foucault, etc. Il intègre également ceux de féministes comme Ann Laura Stoler, Judith Butler ou Elsa Dorlin. De nombreux thèmes, comme la construction du désir de la population du Sud pour la population blanche ainsi que l'étude des masculinités, cherchent à complexifier la binarité du couple « homme blanc/femme de couleur ». Cependant, pour mieux comprendre ces images et stéréotypes sur les femmes colonisées, il aurait été intéressant d'insister davantage sur la variabilité des modèles de sexualité en Occident tout au long des siècles [Hasdeu, 2011, p. 69].
- 7 Comme beaucoup de lecteurs de cet ouvrage, j'ai été surprise par la place très importante de l'iconographie. En effet, ce ne sont pas moins de 1 200 images qui ont été sélectionnées par les auteurs, dont certaines sont présentées comme inédites. Selon ces derniers, l'objectif du livre est le dévoilement : montrer l'indicible, mettre en lumière le caractère systématique de ces représentations, et les déconstruire. Néanmoins, la plupart d'entre elles ne sont ni décrites, ni expliquées, ni contextualisées, à l'exception du chapitre sur l'orientalisme (p.192-217). Les légendes ne spécifient pas les dimensions des œuvres, leur provenance et le nom des personnes représentées, alors que cela est parfois possible. Au final, cet ouvrage, souvent classé en librairie dans les rayons de livres d'art, ressemble beaucoup à un catalogue d'exposition. L'accumulation des images¹⁰ donne une dimension esthétique et spectaculaire au livre, amplifiée par le choix du papier glacé et du format. Certains seront ainsi peut-être tentés de se laisser porter d'une image à l'autre, sans accorder l'attention nécessaire aux textes.
- 8 On trouve par ailleurs à la lecture de l'ouvrage des termes utilisés comme « allant de soi », la plupart de ces auteurs ayant l'habitude d'écrire ensemble. Or, destiné à un large public, en principe peu habitué au vocabulaire des études de genre et postcoloniales, il aurait été intéressant d'y trouver la définition précise de termes comme *race*, *Autre*, *Ailleurs*, *Noirs/Blancs*, *indigènes/métis*, *postcolonial*¹¹, termes susceptibles d'entraîner une certaine confusion pour le lecteur et de l'amener à essentialiser ces catégories. De plus, le système de notes en fin de chapitre et la bibliographie dans les dernières pages de l'ouvrage (qui pèse près de 5 kg) ne permettent pas toujours une lecture aisée et précise.
- 9 Les différents chapitres sont entrecoupés de notices, proposant ainsi un véritable répertoire de références et travaux sur les différentes thématiques abordées. Si une partie de ces « focus » ont été écrits pour *Sexe, Race et Colonies*, certains sont des résumés d'articles ou d'ouvrages déjà publiés. C'est par exemple le cas pour la notice sur les castes au Mexique, de Capucine Boidin¹² (p. 86), ou pour celle de Christelle Taraud sur Angélique¹³ (p. 356). La notice de Véra Léon (p. 486), intitulée « L'exposition "Bons Baisers des colonies" : une bouffée d'oxygène aux Rencontres d'Arles (2014) » est très semblable, malgré quelques reformulations, au compte rendu posté en ligne en

2014¹⁴. Pourtant, les références des textes originaux ne sont pas toujours explicitement citées.

- 10 De même, l'article proposé par Jean-François Staszak et Christelle Taraud, intitulé « Les nouveaux territoires de la sexualité postcoloniale », reprend de nombreux éléments de l'article publié en 2012 par Jean-François Staszak dans *l'Information géographique* : « L'imaginaire géographique du tourisme sexuel ». Si la trame de l'article est très proche, les notions mobilisées et les références bibliographiques similaires, c'est un tout autre point qui m'interpelle : dans l'article original du géographe, des photographies illustraient également ses propos ; je m'attendais donc à les y retrouver, mais ce n'est pas le cas. Ce qui conduit à se demander comment s'est déroulé le processus d'édition : qui soumet les photographies ? qui décide de leur insertion dans le texte ?
- 11 La sortie de *Sexe, Race et Colonies* a suscité de vives critiques à l'égard des auteurs, notamment pour leur utilisation des images. Sans pour autant présenter tous les éléments de la controverse autour de cet ouvrage, il me semble pertinent de mobiliser quelques éléments qui questionnent l'éthique adoptée par les chercheurs. En réaction à la sortie de l'ouvrage, mais aussi à la Une du 22 septembre de 2018 de *Libération*¹⁵, le collectif Cases rebelles a publié en décembre 2018 l'article intitulé « Les corps épuisés du spectacle colonial¹⁶ », signé par vingt-sept universitaires, artistes, militants antiracistes et/ou féministes et associations. Le collectif y dénonçait l'utilisation d'images violentes, sexuelles, pornographiques, qui au final reproduisaient selon lui la violence au lieu de la dénoncer :
- « Sous prétexte de dénoncer ou d'analyser, les bonnes âmes reconduisent la violence en diffusant massivement des images de femmes non-blanches humiliées, agressées, dont certaines sont encore des enfants sur les clichés en question. Comme si la reproduction de ces images avait cessé d'être profondément attentatoire à leur dignité, comme si elles n'affectaient plus leurs descendant.e.s et tout.e.s les héritier.e.s – côté victimes – de cette violence coloniale. Ces victimes sur les photographies publiées sont nôtres, elles sont de chez nous, de nos terres, de nos familles. Nous ne sommes pas éloigné.e.s, pas détaché.e.s de ces corps. Aujourd'hui encore, nous portons au quotidien le poids de ces hypersexualisations violentes, de ces hyper-accessibilités au corps colonisé. Jamais, la nécessité de reconnaissance collective de crimes ne nous empêchera d'être critiques sur les moyens employés pour en parler, les montrer, etc. Nous n'avons absolument aucune reconnaissance envers celles et ceux qui usent de leur pouvoir pour exhiber sous prétexte d'enseigner. Choquer, appâter, reproduire la violence, c'est tout sauf de la pédagogie. La pédagogie est une emprise complexe qui doit se penser avec toutes les personnes concernées. Ce n'est pas une petite expédition touristique entre privilégié.e.s et ce n'est pas non plus de l'autocongratulation dans l'entre-soi¹⁷. »
- 12 Certes, le collectif Cases rebelles emploie des termes véhéments, mais il pose des questions importantes comme le droit à l'image ainsi que celui au respect et à la dignité. La restitution des images aux descendants est également abordée ; mais cette tâche semble extrêmement complexe, voire impossible, et Nicolas Bancel rappelle l'anonymat sur lequel reposent ces images¹⁸.
- 13 En parallèle, le collectif met en lumière un autre problème : celui du plaisir et de l'excitation que peuvent encore procurer ces images. Pourtant, cette question est centrale dans le dernier chapitre de l'ouvrage, rédigé par Sylvie Chalaye, portant sur la réappropriation de ces images dans la création contemporaine (p. 478-505).

L'anthropologue spécialiste des représentations et des dramaturgies afro-contemporaines écrit au sujet du film d'Abdellatif Kechiche sur la Vénus hottentote, *Vénus noire* :

« Difficile néanmoins de traiter de ces exhibitions, des corps et des enjeux sexuels qui les traversent sans basculer à nouveau dans le voyeurisme du dispositif colonial que l'on souhaite dénoncer, [mais qui met finalement le spectateur du XXI^e siècle dans la même situation malsaine de voyeur que celle des curieux de l'époque. [Comment conscientiser dès lors, sans jouer de cette pulsion scopique qui anime l'humain ? » (p. 480-481).

- 14 Pourquoi ces questionnements, qui paraissent légitimes aux scientifiques lorsqu'ils étudient l'art, ne le seraient-ils pas concernant leurs propres écrits ? Disposent-ils d'alternatives pour ne pas reproduire la violence et le désir ?
- 15 De nombreux auteurs, à l'instar d'Ann Laura Stoler, décrivent ces images sans les exhiber. Cette dernière n'a d'ailleurs pas souhaité participer à *Sexe, Race et Colonies*, soulignant ainsi les divergences existant dans le champ des études postcoloniales. Le collectif Cases rebelles propose quant à lui un travail de recadrage et de retouches : « [...] les victimes peuvent être anonymisées, floutées. Il est possible de masquer les parties génitales. Elles peuvent être dépornographiées, déssexualisées. Mais il est certain que ces choix sont extrêmement moins vendeurs, moins chocs, moins attractifs¹⁹. » Cette proposition est particulièrement intéressante lorsqu'on la rapproche de l'encadré écrit par Jean-François Staszak sur l'exposition « Clichés exotiques » à Genève en 2013 (p. 494). En effet, l'équipe des organisateurs a retouché des photographies datant de la fin du XIX^e siècle, vendues par des studios professionnels aux voyageurs occidentaux. Ainsi, grâce à Photoshop, ils ont rhabillé des clichés érotiques, pourtant considérés comme des scènes ethnographiques. Les spectateurs, ayant accès sur le même panneau à l'original et à la version retouchée, pouvaient alors se demander : « Quelle est la photographie retouchée ? Pourquoi la jeune-fille était-elle dénudée ? Quels sont les manipulations et les regards légitimes ? » (p. 494). Il est regrettable que les auteurs de *Sexe, Race et Colonies* n'aient pas entrepris une démarche similaire pour amener le lecteur à questionner lui-même activement certains des clichés proposés.
- 16 Dans le même sens, l'absence de contre-image(s) – à l'exception du dernier chapitre – et du témoignage des femmes représentées ne permet pas de contrebalancer la violence véhiculée par l'iconographie de *Sexe, Race et Colonies*. Bien au contraire, cette dernière fige les femmes dans un statut de victimes. Ainsi les parties III et IV, c'est-à-dire à partir du XX^e siècle, auraient beaucoup gagné à intégrer cette « parole ». Par exemple, Joséphine Baker est une figure récurrente dans les différents chapitres de la troisième partie, « Décolonisation ». Si on lui reconnaît le détournement de l'exotisme qui lui est imposé, pourquoi ne pas lui consacrer un encadré, citer quelques-uns de ses propos, présenter ses différents engagements politiques et humanitaires, dont son implication dans la Résistance et sa participation à la lutte contre la ségrégation raciale aux États-Unis ? Il existe pourtant de nombreux clichés de Joséphine Baker recevant la médaille de la Résistance ou celle de la Légion d'honneur. Pourquoi ne pas proposer ces contre-images ? Là encore, seule l'image exotisée et érotisée est présentée.
- 17 Il est également regrettable que l'équipe pluridisciplinaire de *Sexe, Race et Colonies* n'ait pas davantage valorisé dans les encadrés les ethnographies de certains contributeurs. Le chapitre intitulé « Les nouveaux territoires de la sexualité postcoloniale », par exemple, propose de nombreux encadrés sur le tourisme sexuel féminin. De même, les

photographies des clients et des prostituées sont nombreuses et répétitives. Il aurait été pertinent de donner plus d'importance aux ethnographies²⁰ qui rapportent et analysent des témoignages, des récits de vie à la fois de la population locale et des touristes... Car si les photographies peuvent aider à comprendre le désir des hommes et femmes blancs, elles expliquent plus difficilement celui de la population du Sud pour celle du Nord.

- 18 Enfin, la polémique autour de l'ouvrage témoigne de la fracture persistante, en France, entre certains universitaires et militants antiracistes et/ou féministes. Ainsi le collectif Cases rebelles écrit-il :

« [...] la vérité, derrière la diffusion de ces photos, c'est celle du regard blanc qui refuse de ne pas être central dans la narration de la souffrance. La réalité, c'est le désir monstrueux de la suprématie blanche et de ses réseaux de diffusion de vouloir être la voix principale, autorisée, organisatrice sur la question de nos souffrances, et d'en être les bénéficiaires symboliques²¹ ».

- 19 Les cinq auteurs affirment avoir formé une équipe respectant la diversité et la parité. En effet, l'ouvrage compte quinze collaborateurs, dont neuf femmes, et soixante-douze contributeurs, dont quarante-quatre femmes. Cependant, de nombreuses collaborations sont écrites à plusieurs mains et certains auteurs multiplient les textes²². Sur les dix-sept chapitres que compte ce livre, sept sont signés uniquement par des chercheurs, six par des équipes mixtes (généralement un ou deux hommes et une femme) et quatre exclusivement par des chercheuses. De même, à l'exception de la préface d'Achille Mbembe et Jacques Martial ainsi que de la postface de Leïla Slimani, très peu de personnes racisées ont participé à l'élaboration de *Sexe, Race et Colonies*. Pourtant, les auteurs auraient collaboré avec des collectifs et avec les héritiers de victimes²³ ; mais ne le spécifient pas clairement dans l'ouvrage. Cette omission fait partie à mon sens d'une absence plus large de toute réflexivité explicite.

- 20 Tout au long de ma lecture de *Sexe, Race et Colonies*, je me suis demandé comment les auteurs étaient parvenus à étudier ces *corpus*, comment ils conçoivent ce travail de déconstruction, quels sont leurs engagements mais surtout leur sensibilité par rapport à la violence des images. En effet, comme l'explique Christelle Teraud, et bien qu'elle s'en défende, « on peut être aveuglé par les images²⁴ ». Les chercheurs risquent effectivement de s'y habituer et de ne plus voir la violence et le désir qu'elles provoquent. Le décalage entre le travail proposé par les scientifiques et les vives réactions des collectifs antiracistes et féministes peut-il s'expliquer ainsi ? La présentation par les auteurs, dans l'introduction, d'un cheminement réflexif aurait peut-être permis d'éviter les reproches du collectif Cases rebelles :

« [...] la réflexivité doit permettre d'examiner ce qui motive le "sujet" de connaissance, ses partialités, ses engagements, sa position sociale, comment celui-ci examine son "objet". Il ne s'agit pas de se soumettre à un "examen de conscience", mais de rendre compte à ses lecteur-trice-s de la position historique, sociale, incarnée à partir de laquelle le ou la chercheur-e écrit, plutôt que d'apparaître comme "une voix anonyme et invisible faisant autorité" » [Clair, 2016, p. 81].

- 21 Cette équipe, pluridisciplinaire rappelons-le, n'explique ni sa position ni son rapport à l'objet d'étude choisi. Elle ne se situe pas non plus dans les débats plus ou moins actuels en études de genre, dé/post-coloniales, et plus largement en anthropologie : « Qui peut parler ? Comment ? »

BIBLIOGRAPHIE

- ARNDT Lotte, 2012, « Une mission de sauvetage : “Exhibitions. L’invention du Sauvage” au musée du Quai Branly », *Mouvements*, n° 72, p. 120-130.
- BANCEL Nicolas, BLANCHARD Pascal, BOËTSCH Gilles, DEROO Éric & LEMAIRE Sandrine, 2002, *Zoos humains. De la Vénus hottentote aux reality shows*, Paris, La Découverte.
- BANCEL Nicolas, BLANCHARD Pascal, BOËTSCH Gilles, DEROO Éric & LEMAIRE Sandrine, 2011, *Zoos humains et exhibitions coloniales. 150 ans d’inventions de l’Autre*, Paris, La Découverte.
- BOIDIN Capucine, 2008, « Métissages et genre dans les Amériques : Des réflexions focalisées sur la sexualité », *Clio*, n° 27, p. 169-195. <https://doi.org/10.4000/clio.7492>
- BRENNAN Denise, 2004, *What’s Love got to do with it ? Transnational Desires and Sex Tourism in the Dominican Republic*, Durham Duke, Duke University Press.
- CLAIR Isabelle, 2016, « Faire du terrain en féministe », *Actes de la recherche en sciences sociales*, vol. 3, n° 213, p. 66-83. <https://doi.org/10.3917/arss.213.0066>
- HARAWAY Donna, 1988, « Situated knowledges : the science question in feminism and the privilege of partial perspective », *Feminist Studies*, vol. 14, n° 3, p. 575-599. Traduction française Vincent Bonnet : « Savoirs situés : la question de la science dans le féminisme et le privilège de la perspective partielle ».
- HASDEU Iulia, 2011, « Un féminisme “décolonial” est-il possible ? », dans Delphine GARDEY (dir.), *Le féminisme change-t-il nos vies ?*, Paris, Textuel.
- RIVERS-MOORE Megan, 2016, *Gringo Gulch: Sex, Tourism, and Social Mobility in Costa Rica*, Chicago, University of Chicago Press.
- ROUX Sébastien, 2011, « No money, no honey » *Économies intimes du tourisme sexuel en Thaïlande*, Paris, La Découverte.
- STASZAK Jean-François, 2012, « L’imaginaire géographique du tourisme sexuel », *L’Information géographique*, vol. 76, n° 2. <https://doi.org/10.3917/lig.762.0016>
- STASZAK Jean-François, GRAVARI-BARBAS Maria & GRABURN Nelson H., 2018, « Tout ce que vous voulez savoir sur les sexualités touristiques. Ce qu’on en a su, ce qu’on en sait et ce qu’il reste à en savoir », *Teoros*, n° 37, vol. 2. <http://journals.openedition.org/teoros/3310>.
- TARAUD Christelle, 2004, « Angélique et l’Orient : une certaine vision de l’altérité », *L’Homme et la Société*, vol. 4, n° 154, p. 9-30.

NOTES

2. www.achac.com.
3. Terme employé par Pascal Blanchard lors de la présentation de l’ouvrage à l’Institut du monde arabe, à Paris, le 13 décembre 2018.
4. Les directeurs de cet ouvrage présentent les chapitres écrits par les différents chercheurs comme des collaborations ; les encadrés sont dénommés « contributions ».
5. Formule employée par Pascal Blanchard lors de la présentation de l’ouvrage à l’Institut du monde arabe, à Paris, le 13 décembre 2018.

6. Inquiétude formulée par Pascal Blanchard lors de la présentation de l'ouvrage à l'Institut du Monde arabe, à Paris, le 13 décembre 2018.
7. Cf. Bancel, Blanchard, Boetsch, Deroo et Lemaire, 2002 ; Bancel, Blanchard, Boëtsch, Deroo et Lemaire, 2011.
8. L'emploi de la première personne du singulier permet ici de situer mon point de vue et mes connaissances. Sur la question des savoirs situés, cf. Haraway, 1988.
9. Formule employée par Christelle Tarau lors de la présentation de l'ouvrage à l'Institut du Monde arabe, à Paris, le 13 décembre 2018.
10. Lotte Arndt [2012] montre comment l'exposition « Exhibitions » au musée du Quai Branly, dont Pascal Blanchard est l'un des commissaires, reproduit la violence des spectacles des exhibitions en voulant la dénoncer, notamment à cause de surexpositions et de surimpositions de ces représentations (photographies, films, cartes postales...).
11. À ce sujet, il faut souligner que l'usage de ces termes dans l'ouvrage est problématique, car il change d'un chapitre à l'autre. Ainsi l'« Autre » perd ses guillemets, l'italique d'*Ailleurs* disparaît et Noirs et Blancs prennent une majuscule quand ce n'est pas le cas pour métis et indigènes.
12. Cf. Boidin, 2008.
13. Cf. Tarau, 2004.
14. Disponible à cette adresse : <https://arip.hypotheses.org/259>.
15. Le journal *Libération* titre la Une du 22 septembre 2018 : « Le viol colonial, une autre histoire des empires ». La photographie au premier plan montre un homme blanc souriant assis sur une chaise vêtu d'une tenue coloniale. Il tient la main d'une jeune fille noire debout à ses côtés. Le journal a caché la poitrine dénudée de celle-ci grâce au titre, et un jeu de contrastes de couleurs dissimule en partie son visage. La provenance de la photographie n'est pas précisée sur la Une. Une version partielle a été mise en ligne la veille : https://www.liberation.fr/debats/2018/09/21/une-autre-histoire-des-empires-le-viol-colonial_1680432. Ce même jour, un second article est également mis en ligne et contient une illustration, cette fois-ci légendée : https://www.liberation.fr/debats/2018/09/21/colonies-les-racines-d-un-racisme-nomme-desir_1680447.
16. Collectif Cases rebelles, « Les corps épuisés du spectacle colonial », 2018 ; consulté le 4 décembre 2018 <https://www.cases-rebelles.org/les-corps-epuises-du-spectacle-colonial/>
17. *Ibid.*, § 1 et 2.
18. Nicolas Bancel, « Exhiber l'exhibition ? Quand les historiens font débat : retour sur "Sexe, Race et Colonies" », *The Conversation*, 2018 ; consulté le 4 décembre 2018 : <https://theconversation.com/exhiber-le-xhibition-quand-les-historiens-font-debat-retour-sur-sexe-race-et-colonies-105139>.
19. Cf. Cases rebelles, 2018, § 22, cité en note 16.
20. Cf. Brennan, 2004; Rivers-Moore, 2016; Roux, 2011. Pour un état de la littérature complet sur le tourisme sexuel, cf. Staszak, Gravari-Barbas et Graburn, 2018.
21. Collectif Cases rebelles, 2018, § 40, cité en note 16.
22. Il faut également souligner l'importante participation des cinq directeurs à l'ouvrage : Nicolas Bancel a participé à l'écriture de trois chapitres et trois encadrés, Pascal Blanchard à quatre chapitres et cinq encadrés, Gilles Boëtsch à quatre chapitres et six encadrés, Christelle Tarau à trois chapitres et six encadrés, Dominic Thomas enfin à trois chapitres et cinq encadrés.
23. Nicolas Bancel, cf. note 18.
24. Inquiétude formulée par Christelle Tarau lors de la présentation de l'ouvrage à l'Institut du Monde arabe à Paris, le 13 décembre 2018.

AUTEURS

MAILYS LANQUY

Doctorante en anthropologie, université Sorbonne nouvelle – Creda